

Emmanuel Kamgang

# FONCTIONS CULTURELLE, GÉNÉTIQUE ET UNIVERSALISTE DE LA TRADUCTION



«[...] Afin qu'avec l'aide de notre langue chacun puisse jouir de la beauté produite par les époques les plus diverses avec toute la perfection propre à un étranger. Cela semble être, en effet, la véritable finalité de la traduction à grande échelle [...]». Voilà selon Schleiermacher la visée ultime de la traduction. Pourtant, on ne saurait parler de la finalité de la traduction au singulier. L'histoire de la traduction ne nous montre-t-elle pas clairement que cette noble activité est par définition multifonctionnelle? Si la finalité première de la traduction est de mettre à la disposition de lecteurs étrangers une oeuvre écrite dans une langue autre que la leur, selon les circonstances, les époques ou la nature des textes, la traduction a assumé maintes fonctions au fil du temps.

Le contexte de production d'un texte étant avant tout un contexte socio-culturel, la traduction devient par là-même un processus de transmission de valeurs culturelles. Le traducteur se sert d'un instrument linguistique. Et comme la langue est le véhicule de la culture par excellence, la traduction a dans bien de cas contribué à façonner et même à normaliser une langue encore en gestation. Ce faisant elle a joué un rôle de premier plan dans la naissance de littératures nationales et bon nombre d'oeuvres traduites ont connu un succès international à nul autre pareil.

Ainsi, à la double fonction médiatrice et instrumentale de la traduction viennent s'ajouter, entre autres, une fonction culturelle, génétique et universaliste. C'est donc ces trois fonctions qu'il s'agira ici d'illustrer à partir d'exemples concrets tirés de l'histoire de la traduction.

### **Fonction culturelle**

La culture peut se définir comme l'ensemble des valeurs traditionnelles et morales inhérentes à la civilisation d'un peuple. Elle englobe les habitudes alimentaires et le mode vestimentaire, ainsi que la vision du monde telle qu'elle est exprimée dans l'art, les croyances ou tout simplement dans la manière de faire face au train-train quotidien. Les progrès techniques scientifiques et techniques relèvent donc aussi de la culture.

Au XII<sup>e</sup> siècle, les traducteurs habitent surtout les capitales et les grandes villes, lieux de rencontres et de mélanges culturels. Ils effectuent des voyages vers les villes périphériques et leurs traductions sont ensuite acheminées vers les grandes villes où surgissent les premières universités d'Europe. Pendant la Renaissance, des villes comme Paris, Londres, Bologne, Berlin, Munich, Vienne et Florence sont de grands points de rencontres qui assurent toute sorte d'échanges culturels et littéraires. La découverte de nouveaux auteurs est célébrée dans les périodiques. Ces auteurs sont aussitôt traduits et les traductions disséminées dans d'autres grands centres urbains. En un mot, la culture voyage.

Entre le XII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle, la culture arabe est une véritable source de savoirs les plus divers de l'antiquité classique orientale au monde musulman. Sous l'influence des rois et des mécènes, beaucoup de traducteurs médiévaux vont se lancer à la recherche de textes protoscientifiques traduits en arabe. L'importance du monde arabe est à souligner ici. Les Arabes qui ont beaucoup traduit à partir du grec ou du latin ont atteint des sommets considérables dans les domaines techniques et scientifiques. L'Espagne sert de transition entre le monde arabe et le monde occidental. En Espagne, les traducteurs viennent d'un peu partout: Angleterre, Dalmatie, Italie (Platon de Trivoli et Gérard de Crémone). Ils sont d'une part à la recherche de la connaissance et des secrets de la science, et d'autre part, ils sont attirés par les études humanistes. Les choix des textes à traduire ne sont donc pas le fait du hasard. Ils sont motivés par un désir d'acquérir des savoirs utiles. Dans les grands centres de traduction que sont à cette époque Tolède, Palerme et Constantinople, la science et l'astronomie sont au cœur des préoccupations des traducteurs. Outre la science orientale, les traducteurs de l'école de Tolède vont faire connaître à l'Occident les sciences classiques à partir des textes originaux grecs ou arabes. De la philosophie (Aristote, Maïmonide, Avicenne, Diogène, Zénon) aux mathématiques (Alhazen, Euclide, Archimède) en passant par l'astrologie ou l'astronomie (Ptolémée). À Tolède, les traductions abondent et aucun domaine de la science n'est en reste: chirurgie, médecine (Avicenne, Maïmonide), pharmacologie, diététique, géométrie, physique, astrologie, alchimie, nautique, trigonométrie, optique etc. C'est à la traduction de *l'algebra* du célèbre Al-Khwârizmi par Robert de Rétines en 1145 qu'on doit le terme 'algorithme' qui n'est rien d'autre que la latinisation du

nom de l'auteur. C'est encore lui qui va établir les tables astronomiques (1149) pour Londres. L'acquisition de ces connaissances par le biais de la traduction s'intègre dans la politique culturelle des rois. Au XIII<sup>e</sup> siècle par exemple, Alphonse X et son prédécesseur Frédéric II d'Italie sont de fidèles commanditaires des traductions arabo-romanes. Parmi les principaux artisans de la traduction du moyen-âge arabe, on peut encore mentionner Marc de Tolède et Hynayn ibn Ishâq. La plupart d'entre eux cumulent plusieurs fonctions. C'est le cas de Maïmonide et d'Avicenne qui sont à la fois Philosophes, médecins et traducteurs. Leurs traductions passent à l'Occident grâce aux traductions latines et en langues romanes pour déboucher sur le majestueux déploiement scientifique de la Renaissance. Copernic et bien d'autres en profiteront.

L'Occident n'aura pas été le seul à profiter des bienfaits des traductions arabo-latines. Ce trésor ne devait pas s'arrêter en si bon chemin. À divers moments de son histoire, la Chine s'est ouverte à l'Occident et des échanges fructueux en ont résulté dans la plupart des secteurs d'activité. Ici aussi c'est par le moyen de la traduction que la Chine découvre et rentre en possession des travaux des penseurs et scientifiques occidentaux. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le groupe dit de Yangwu, constitué de hauts fonctionnaires des affaires étrangères a fait traduire des documents techniques relatifs à la construction et à la fabrication des armes, et a même mis sur pied une institution de formation de traducteurs.

Sur le plan socio-politique, c'est la traduction d'ouvrages de renom qui est à l'origine de l'importation des conceptions modernes de la démocratie en Chine. Yang Fu, Président de l'université de Pékin en 1911 et patriote à tendance libérale, traduit entre autres *Evolution and Ethics* de Thomas et *L'esprit des lois* de Montesquieu. Ses traductions vont davantage accroître sa renommée auprès de son peuple, et leur diffusion va inciter les chinois à une prise de conscience qui les met à l'abri des menaces de l'hégémonie nipponne.

C'est ainsi que l'Occident fait féconder sa culture d'apports nouveaux en s'abreuvant à la source arabe avant de l'acheminer vers d'autres continents non sans le concours indispensable de la traduction. Et le cycle se poursuit.

Mais ce n'est pas uniquement dans les domaines scientifiques et philosophiques que les Occidentaux sont redevables aux Arabes. Une des caractéristiques de l'école de Tolède était la coexistence pacifique de trois religions à savoir le christianisme, le judaïsme et l'Islam. Si les valeurs culturelles scientifiques arabes sont convoitées par les Occidentaux, les motifs des premières traductions du coran en Europe occidentale sont avant tout d'ordre apologétique. Dans l'Europe chrétienne, la première culture perçue comme authentiquement différente est celle du proche-Orient musulman, terre des croisades et des conversions. Au départ donc, la traduction du coran n'a pas pour finalité la propagation des valeurs culturelles étrangères, mais de fournir des renseignements nécessaires pour combattre l'Islam. Il s'agit de mieux connaître les forces et les faiblesses doctrinales et intellectuelles de l'adversaire avant de l'aborder. Le coran va alors faire l'objet d'un mouvement de traduction dont la première est la version latine de Robert de Rétines suivie de la traduction anglaise, allemande, et néerlandaise. En un laps de temps relativement court, le coran a fait son entrée dans l'Occident cultivé.

En dépit de l'intention pas très noble qui précède les traductions du coran en Europe occidentale, les traducteurs vont participer par leur travail à une polémique fondamentale sur la tolérance et l'égalité possible des religions. C'est leur travail qui permet de connaître le coran dans tout ce qu'il peut avoir de positif ou de négatif du point de vue de l'apologétique chrétienne. Et s'il est vrai que la religion de Mohammed présente quelques aspects positifs, rejeter l'Islam en bloc reviendrait à jeter le bébé avec l'eau du bain. Les traducteurs du coran auront donc contribué en quelque sorte à atténuer la perception essentiellement négative entretenue à l'égard des autres religions, à faire reconnaître une certaine pluralité religieuse. La traduction est à l'origine des réflexions qui vont aboutir à une remise en cause de l'exclusivisme religieux ainsi qu'à l'acceptation de la cohabitation pacifique au nom de la tolérance et de la liberté de religion. Même si elle n'est pas voulue en tant que telle au départ, cette cohabitation n'aurait été qu'utopie sans l'accès à certains passages clés du coran rendu possible par les artisans de la traduction.

L'expansion du Christianisme a toujours été conditionnée par la traduction des Saintes Écritures sans laquelle le travail des missionnaires aurait été énormément entravé. Dans un

sens on peut affirmer à juste titre que les pays d’Afrique, d’Asie ou d’Amérique latine qui ont accueilli des missionnaires occidentaux à un moment donnée de leur histoire ont assimilé du même coup une partie intégrante de la culture judéo-chrétienne. La traduction de la Bible dans les langues nationales des pays hôtes a été stratégique dans l’oeuvre des premiers missionnaires chrétiens.

L’exemple du transfert culturel du monde arabe vers l’Occident et de l’Occident vers l’Asie ou l’Afrique illustre avec clarté le fait que, là où il y a rencontre de plusieurs cultures, on assiste automatiquement à un processus d’échange de valeurs culturelles volontaire ou involontaire, conscient ou inconscient, symétrique ou asymétrique, sélectif ou non. Toujours est-il que cet échange d’éléments culturels fait partie de «la visée même de la traduction-ouvrir au niveau de l’écrit un certain rapport à l’autre, féconder le propre par la médiation de l’Étranger-»; cette visée qui «heurte de front la structure ethnocentrique, ou cette espèce de narcissisme qui fait que toute société voudrait être un tout pur et non mélangé» ( Berman 1984: 16). Ces propos d’Antoine Berman sont vrais aussi en ce qui concerne la langue qui n’est rien d’autre que le pendant de la culture, et sans laquelle la transmission de la culture ne saurait être possible.

### **Fonction génétique**

Tout au long de l’histoire de la traduction, l’une des difficultés majeures auxquelles les traducteurs sont confrontés a été de traduire dans leurs langues des concepts complètement nouveaux. La traduction de textes provenant d’une civilisation plus avancée place le traducteur, non seulement devant le problème de la non coïncidence des langues, mais bien plus devant celui du décalage linguistique. Heureusement que les traducteurs n’ont jamais reculé face à de telles barrières de langue «inhérentes à l’art de traduire et particulièrement ardues quand on défriche un domaine encore neuf» (cité par Delisle et Woodworth 1995: 49). La solution a été généralement d’opérer directement sur sa propre langue. Ce faisant, ils ont eu le mérite de doter la traduction d’une fonction génétique en contribuant à bâtir leurs langues nationales respectives.

En France, c'est surtout au moyen âge que la traduction commence à jouer manifestement un rôle important dans la langue: «It has generally been acknowledged that 'precursors' of romance are found in twelfth century translation into old french [...]» (Gerald 2000: 5). Dans la France médiévale, les traducteurs se trouvent dans la même situation que leurs prédécesseurs romains: celle d'avoir à traduire une culture riche et une langue évoluée dans un idiome en cours de formation. En même temps qu'il traduit, le sujet traduisant va chercher à combler les lacunes de la langue. C'est d'abord le traducteur Claude Seyssel qui va inviter Louis XII à créer une langue littéraire française et à prôner la traduction comme moyen de magnifier et d'enrichir la langue "Française". Ces enrichissements se font entre autres par imitation des meilleurs auteurs et par recours aux néologismes d'origine grecque et latine, aux patois et au vocabulaire des métiers. On imite les anciens afin de faire du français un instrument littéraire. Dans le cas du moyen âge français, Pierre Bersuire et Nicolas Oresme vont faire oeuvre de pionniers. Le premier qui est secrétaire du roi Jean le Bon traduit en français les *décades* (1355-1356) de l'historien latin Tite-Live qu'il fait précéder d'un lexique de près de 70 mots nouveaux créés personnellement pour palier aux insuffisances de la jeune langue vernaculaire. Le second s'efforce de faire du français une langue savante. Dans sa traduction des arts et des sciences, la carence de termes techniques scientifiques vont l'amener à créer de très nombreux néologismes dont 450 subsistent dans le français contemporain.

Les traducteurs de la Renaissance sont polyvalents. Écrivains-traducteurs pour la plupart, ils cumulent en outre des activités de lexicographes, correcteurs d'épreuves, imprimeurs et libraires. À ces titres, ils collaborent à la foison d'ouvrages traitant de tous les aspects de langue (arts poétiques, rhétorique, grammaire). Pendant la réforme, la langue française va davantage s'émanciper du latin et Jean Calvin va être considéré comme l'un des créateurs de l'éloquence française. Le siècle de Louis XIV s'ouvre par une vaste entreprise d'épuration et de codification de la langue à laquelle participent des grammairiens-traducteurs à l'instar de Malherbe, Vaugelas et Chapelain. Les traducteurs sont éminemment présents à l'Académie française; leurs traductions vont faire partie des corpus qui vont servir à la compilation des premiers dictionnaires français. Ils participent à tous les débats sur la

langue. Dans leurs préfaces, ils traitent des questions de vocabulaire, d'orthographe et de prononciation. Bon nombre des traductions publiées témoignent de leurs préoccupations stylistiques et d'un souci de respecter les goûts de la langue de Molière, quitte à modifier ou à corriger les textes originaux. Tous ces travaux des traducteurs ont donné lieu à de nombreuses réflexions et débats sur la langue: «Ces examens minutieux eurent pour résultat de préciser le sens et l'emploi d'une quantité de mots et d'expressions, au grand avantage de la langue» (cité par Delisle et Woodworth 1995: 54).

Contrairement à l'exemple français, où la formation et la normalisation de la langue est le résultat systématique d'efforts conjugués, le (principal) catalyseur du 'Hochdeutsch' ( haut allemand) est incontestablement le réformateur Martin Luther. La traduction est à l'origine de la forme écrite de l'ancien haut allemand. En Allemagne, les premières traductions bibliques et littéraires remontent au XIII<sup>e</sup> siècle. Les traductions médiévales de la Bible ne reposent pas sur les textes originaux grecs ou hébreux, mais plutôt sur la Vulgate, version latine de saint Jérôme. Vers la fin du moyen âge, l'allemand peut déjà d'exprimer les notions subtiles de la théologie et de la philosophie. Cependant, même si elle finit par évincer le latin dans les domaines scientifiques et littéraires, cette langue demeure longtemps une langue régionale aux multiples dialectes et n'est surtout utile que dans la vie pratique et sociale.

La formation d'une langue nationale uniformisée en Allemagne a été un long processus qui ne s'est terminé que vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Grâce à ses connaissances linguistiques et à son génie créateur, Martin Luther devait jouer un rôle décisif dans ce processus. Pour résoudre certains problèmes de nature terminologique, il a dû consulter des gens exerçant divers métiers (garde-forestiers, garde-chasses et autres). En outre, il est doué d'une sensibilité poétique qui sort du commun, ce qui va expliquer le rayonnement de sa traduction de la Bible jusqu'à nos jours.

Luther cherche à formuler sa traduction selon les règles de la langue d'arrivée. Mais il n'y parvient que partiellement, la langue allemande étant encore en voie de formation. Il va donc falloir oeuvrer pour élargir ses capacités. L'influence de Luther sur la langue allemande se fait sentir peu après sa mort. Les premières grammaires allemandes parues au



XV<sup>e</sup> siècle s'inspirent directement de 'sa Bible'. C'est le cas de la *Grammaire de la langue allemande fondée sur la Bible de Luther et sur ses autres publications* de Johannes Clajus. L'influence normative de la langue luthérienne va se manifester au XIX<sup>e</sup> siècle lorsque Jacob Grimm (1785-1863), guidé par les écrits de Luther, rédige le *Dictionnaire de la langue allemande* (1852).

En somme, Martin Luther aura enrichi et normalisé le lexique allemand. Il aura contribué à la formation d'une syntaxe équilibrée qui exploite des ressources telles que la position du verbe et des conjonctions dans la phrase ainsi que l'utilisation des majuscules pour tous les substantifs. Sur le plan stylistique, il veille à une clarté, à une simplicité et une à vigueur qui facilitent la compréhension. Les grandes qualités de son style sont telles que ses traductions servent encore de modèle d'écriture aujourd'hui.

Comparativement à la France ou à l'Allemagne, la traduction est une activité très récente au Cameroun. L'école de traduction et d'interprétariat de Buéa au Sud-Ouest du pays date des débuts des années 90. Et les seules langues de travail sont encore le français et l'anglais; deux langues héritées de la colonisation, laquelle colonisation a réussi à reléguer les langues locales en arrière-plan. Pourtant bien avant l'arrivée des puissances coloniales, les missionnaires ont tôt fait de comprendre que la conquête d'âmes camerounaises pour Dieu ne pouvaient passer que par la traduction des saintes écritures en langues locales. Vu le taux d'alphabétisation relativement peu élevé, il est apparu préférable de mettre les populations du Cameroun en contact avec l'évangile en assimilant leurs langues plutôt qu'en leur apprenant le français ou l'anglais. Dans ces circonstances, il va sans dire qu'un besoin de traduction s'est imposé.

Nonobstant la multiplicité et la complexité des groupes linguistiques dans ce Babel en miniature qu'est le Cameroun (le pays compte plus de 200 langues et dialectes), les premiers missionnaires- traducteurs ont réussi à donner, grâce à leurs travaux de traduction, le statut de langue nationale à certaines langues en l'occurrence le fofouledé, le douala, l'éwondo, le homala, le mungaka, le bamoun et le gbaya avant de les mettre au service de l'évangélisation. Le cas des gbayas de l'Est- Cameroun est ici représentatif d'un phénomène qui s'est produit dans la quasi-totalité des pays de l'Afrique au sud du Sahara.

Le gbaya est une langue bantoue de la famille des langues nigéro-congolaises. L'évolu-

tion de cette langue parlée par près de deux millions d'individus répartis dans trois pays

(Cameroun, Congo Brazzaville et République centrafricaine) est directement liée à une activité de traduction. À la veille du XX<sup>e</sup> siècle, des Américains de la mission soudanaise commencent leur oeuvre missionnaire dans les trois pays qui ont le gbaya en commun. Ces missionnaires vont bénéficier de la présence d'ethnographes, de linguistes et de traducteurs allemands arrivés parallèlement dans le but d'étudier les langues et les cultures indigènes, ainsi que de la collaboration d'indigènes qui, outre le gbaya ont une bonne maîtrise du français et de l'anglais. L'un des plus grands mérites du révérend Adolphus Gunderson (un des missionnaires) qui maîtrise le français, l'anglais et le fofoulé, est sans doute d'avoir entrepris de faire du gbaya une langue scripturale. Avant l'arrivée des missionnaires en sol camerounais, il n'existait pratiquement pas de langues locales sous forme écrite. C'est ce qui fait la particularité de l'entreprise de Gunderson. C'est encore lui qui va fonder la première école bilingue (français-gbaya) au Cameroun.

Dans leurs travaux de traduction, les missionnaires ont affaire entre autres à des difficultés d'ordre phonologique. Car le gbaya, comme la majorité des langues bantoues a pas mal de sons que l'alphabet romain ne peut pas reproduire avec exactitude. Pour combler ces lacunes, ils vont recourir directement à des combinaisons phonétiques. Il est à supposer que le vocabulaire de la religion chrétienne est tout à fait nouveau et qu'il a fallu modeler la langue gbaya pour accueillir et intégrer bon nombre de concepts nouveaux. Les noms des personnages bibliques, par exemple, ont fait l'objet d'emprunts ou d'adaptions.

Les missionnaires vont étendre leur oeuvre de traduction au-delà du domaine purement religieux. La collecte, la transcription et la traduction des récits relevant de la tradition orale semble avoir été une de leurs grandes préoccupations. Le pasteur Gunderson va constituer des archives folkloriques gbaya qu'il va ensuite traduire. Son épouse traduit plusieurs documents traitant des soins de santé, de services sociaux, d'éducation et des arts ménagers. Toutes ces traductions sont soumises à la révision de lecteurs autochtones et de linguistes ayant des connaissances approfondies de la culture indigène.

Un deuxième personnage important dans l'évolution de la langue gbaya est le linguiste américain Philipp Noss qui passe son enfance au Cameroun et dont les langues de travail sont le français, l'anglais, le gbaya et le pidgin-english. C'est lui qui va inaugurer le centre de traduction gbaya de Meiganga à l'Est du pays où sont désormais effectuées les traductions de la Bible. Il est l'auteur d'une grammaire gbaya et co-auteur d'un dictionnaire français-gbaya, de même que d'une adaptation des noms des personnages bibliques et de leurs titres dans le contexte du Cameroun. Le centre de traduction de Meiganga a été un véritable instrument de valorisation du gbaya. Il a joué un rôle non négligeable dans la préservation et la diffusion de la culture et de la pensée de ce peuple. Au Cameroun en particulier et de manière générale en Afrique sub-saharienne, on peut dire que le processus de développement des langues nationales est encore en cours, étant donné que ces langues relativement jeunes demeurent pour la plupart en marge des langues coloniales. Il serait souhaitable que l'étude de ces langues au niveau universitaire soit plus que jamais encouragée et que l'importation de nouvelles technologies en Afrique s'accompagnent de plus en plus de traductions de et vers les langues nationales. Bien plus, il serait souhaitable que grâce à la traduction, davantage de productions ou d'oeuvres littéraires du continent noir soient connues mondialement.

### **Fonction universaliste**

La fonction universaliste de la traduction n'est plus à démontrer. Dans l'histoire de la traduction, il n'est pas rare que l'intervention des traducteurs dans la langue débouche sur la création ou l'essor d'une littérature nationale. Mais avant d'en arriver là, il a bien fallu que la traduction sorte certains chefs-oeuvres de l'anonymat pour les élever au rang d'oeuvres internationales. D'après tout ce qu'on sait maintenant de la richesse culturelle du moyen âge arabe et de la polyvalence de ses traducteurs, les exemples ne sauraient faire défaut.

Qui ne connaît pas les contes de *Kalîla wa Dimna* (Kalîla et Dimna) ou ceux des *Mille et Une Nuits*? Ce sont bien là des oeuvres qui sont parvenues jusqu'aux extrémités de la terre, sans jamais cesser d'être reproduites et réadaptées de génération en génération. Et

comme il ne s'agit pas de textes scientifiques ou didactiques, c'est chaque copiste, chaque traducteur qui se sent l'autorité suffisante pour nuancer les détails du texte qu'il a entre les mains. *Kalîla et Dimna*, tout comme *Les Mille et Une Nuits* est d'abord introduite dans les littératures romanes, puis dans les germaniques. Ensuite, un noyau thématique et exotique réélaboré est parvenu à la majeure partie du monde. L'itinéraire est tout à fait le même que celui des sciences: (Espagne, Italie, Europe occidentale, reste du monde en passant bien entendu par plusieurs étapes intermédiaires): «La diffusion de ces légendes [...] est extrêmement complexe et atteint tous les recoins du vieux monde de l'Éthiopie à l'Occident, à travers des versions bien connues de l'Espagne» (Vernet 1985: 320).

Certains contes de *Kalîla et Dimna* ou des *Mille et Une Nuits* comportent des éléments d'un genre aujourd'hui répandu dans presque toutes les littératures quelles que soient leurs origines: le roman feuilleton: «Le narrateur interrompt son discours en un point quelconque qui dépend non pas de la logique du récit, mais d'une unité de temps, la nuit, le jour, la veille, etc. L'action reste en suspens et en même temps, l'intérêt des lecteurs se maintient au vif» (Vernet 1985: 314). On y retrouve aussi le conte à tiroir c'est-à-dire l'emboîtement de plusieurs sous-contes à l'intérieur du principal. Ces procédés stylistiques redeviennent fréquents dans la littérature alors qu'ils n'étaient employés dans l'antiquité que par le seul Ovide (*ibid.*). Aujourd'hui, nombreux sont des contes universellement connus qui au fond s'inspirent de ces contes arabes d'origine indienne ou qui en sont tout simplement des réadaptations. C'est le cas de bien de fables ou des contes attribués à La Fontaine ou aux frères Grimm.

C'est également grâce à l'activité traduisante que les contes des frères Grimm ont connu la réputation à l'échelle mondiale dont ils jouissent encore à l'heure actuelle. Que ce soit *Blanche-Neige et les Sept Nains*, *Haensel et Gretel*, *Le petit Chaperon noir* ou *Cendrion*, on peut bien se demander s'il existe un peuple sur la terre qui ne dispose pas de ces contes dans sa langue nationale. Il n'en va pas autrement des fables de la Fontaine qui sont récitées dès l'école primaire par les enfants un peu partout dans le monde, généralement dans leurs langues nationales respectives comme si l'auteur était un compatriote familial. C'est à ces fables qu'on doit certains dictons dont le discours quotidien est souvent passémenté, comme

par exemple «La raison du plus fort est toujours la meilleure» tiré du *Loup et l'Agneau*; ou encore «[...] tout flatteur vit au dépend de celui qui l'écoute» (*Le Corbeau et la Renard*).

Au départ, l'importation des oeuvres de Shakespeare en France par le moyen de la traduction est matière à controverse. On est conscient de l'influence que ces traductions sont susceptibles d'exercer sur la littérature nationale: «Through the foreign work features are introduced into the home literature which did not exist there before. These include not only a possible new model of reality to replace conventions no longer effective, but a whole range of other features as well, such as poetic language, new matrices, techniques [...]» (Cité par A Gerald 2000: p.5). Mais par delà la polémique que les premières transpositions des oeuvres de Shakespeare provoquent en France quant à l'adoption, entre autres, de l'esthétique shakespearienne dans la littérature et la dramaturgie française au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'histoire des traductions de Shakespeare est pour une bonne part celle de la diffusion internationale des versions françaises. Autrement dit, ce sont ces versions françaises qui déclenchent la cascade de traductions qui feront connaître à l'humanité entière *Hamlet*, *Othello*, puis *Roméo et Juliette* pour ne mentionner que ces quelques-une de ses oeuvres.

Et que dire des aventures de Don Quichotte, de *L'Illiade* ou de *L'Odyssée* d'Homère, des oeuvres comme *Tristan et Isolde*, ou de *Robinson Crusoé* (Daniel Defoé) dont la portée universelle est, en grande partie dû au talent des artisans de la traduction. Comment jouir de la beauté de telles chefs-d'oeuvres autrement que par la traduction? Et on imagine mal quelqu'un qui, ne possédant pas une bonne maîtrise de la langue de Goethe, préférerait d'abord l'apprendre avant de procéder à la lecture de *Faust* plutôt que d'en lire une traduction.

En résumé, les exemples choisis font voir que la traduction n'apparaît jamais comme un phénomène isolé. Elle s'intègre dans un projet nationaliste, idéologique ou religieux d'envergure, bénéficiant généralement de l'appui des souverains ou des autorités en place. Ces exemples sont autant de preuves que la traduction ne saurait se limiter à un rôle médiateur et instrumental.

De fait, les traducteurs participent activement à la genèse de langues nationales, à leur émancipation voire à leur promotion. Le cas de la France, de l'Allemagne ou du Cameroun

ne sont que des exemples parmi tant d'autres. Partout où le besoin a été éprouvé par des sujets traduisants de créer ou d'inventer des termes pour désigner des réalités nouvelles, ces derniers ont contribué à développer et à consolider la langue, la dotant de toute sorte de registres d'expression et lui permettant de fonctionner dans tous les domaines du savoir humain. On ne saurait alors «ignorer qu'il y a dans la langue maintes choses belles et fortes qui n'ont pu se développer ou échapper à l'oubli que grâce à la traduction» (Schleiermacher 1999: p. 93).

Or qui dit langue dit culture. La traduction est par ricochet un canal de transmission de valeurs culturelles, que ce soit dans le domaine linguistique, scientifique, technique, artistique, esthétique, philosophique ou religieux. En un mot, la traduction est un véritable carrefour du donner et du recevoir. Elle déborde les frontières, non sans laisser d'impact sur la culture. Ses effets peuvent être immédiats ou différés. Selon le degré d'ouverture des cultures qui entrent en jeux, elle oscille entre une naturalisation outrancière et une invention radicale.

Par ailleurs, la traduction gagne d'autant plus en importance que l'humanité est parvenue à une phase de son développement où il est question à tout bout de champ de culture universelle et de globalisation. Grâce enfin à sa fonction universaliste, l'Homme est en mesure de participer à la beauté des époques les plus diverses. Et Ernest Renan était loin d'avoir tort en affirmant qu'une oeuvre non traduite n'est qu'à demi publiée.

---

## Références

- Bassnett, Susan et André Lefevere (1998), *Constructing cultures: Essays on literary translation*, Toronto, Multilingual matters, 143 p.
- Berman, Antoine (1984), *L'épreuve de l'étranger: Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris. Éditions Gallimard, 311 p.
- Delisle, Jean et Judith Woodworth (1995), *Les traducteurs dans l'histoire*, Les presses de l'université d'Ottawa, Éditions UNESCO, 358 p.
- Delisle, Jean et Gilbert Lafond (2000), *Histoire de la traduction* [crom pour PC]; Gatineau (Québec), 1 disque au laser d'ordinateur; logiciel Didak; son, coul., 12 cm; édition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur titulaire, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
- Gerald, J.A. (2000), "The role of translation in literature", dans DELISLE, Jean et Gilbert LAFOND (2000), *Histoire de la traduction* [cédérom pour PC]; Gatineau (Québec), 1 disque au laser d'ordinateur; logiciel Didak; son, coul., 12 cm; édition restreinte aux seules fins d'enseignement par Jean Delisle, professeur titulaire, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.
- Schleiermacher, Friedrich (1999), *Des différentes méthodes du traduire*, trad. par A. Berman et *Sur l'idée leibnizienne encore inaccomplie d'une langue philosophique universelle*, trad. par C. Berner, Paris, Éditions «points essais» n° 402, 160 p.
- Vernet, Juan (1985), *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, traduit de l'espagnol par G. Martinez Gros, coll. «La bibliothèque arabe», Paris, Sindbad, 455 p.

---

Travail présenté comme exigence du cours d'Histoire de la traduction (TRA 5901) donné par le P<sup>r</sup> Jean Delisle, École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, hiver 2001.